

Elizabeth Loftus, la psy controversée des faux souvenirs

La chercheuse américaine en sciences cognitives a démontré que la mémoire des individus était malléable. L'experte est intervenue dans des procès comme celui du producteur Harvey Weinstein, de l'acteur Kevin Spacey ou de l'affaire Jeffrey Epstein.

La première fois qu'on aperçoit Elizabeth Loftus, elle est assise dans un box vitré de la cour fédérale du Southern District de New York, où l'héritière Ghislaine Maxwell est jugée, entre autres, pour trafic sexuel de mineures dans le cadre de l'affaire Epstein. Nous sommes le 16 décembre 2021, premier jour des plaidoiries de la défense. Devant les marches du tribunal, des slogans tracés au feutre sur des pancartes exhortent à « croire les survivantes ».

Chaussée de lunettes rondes à grosses montures noires, la chercheuse de 77 ans, professeure de sciences cognitives à l'université de Californie à Irvine, est appelée à témoigner par la défense en tant que spécialiste de la mémoire humaine. Dans le système judiciaire américain, on parle d'expert « aveugle » (au dossier) : la psychologue la plus influente du XX^e siècle – dixit la *Review of General Psychology* – est payée 600 dollars (540 euros) de l'heure pour éclairer le jury sur le fonctionnement du cerveau, pas pour se prononcer sur les accusations portées contre la prévenue.

La comparution commence par un examen de son curriculum vitae, l'annexe EL-1 du dossier de la défense, 47 pages à interligne simple embrassant cinq décennies de recherches, prix et distinctions. Il est question de ses 600 articles scientifiques, de ses sept doctorats honoris causa, de ses consultations par le département de la justice, la CIA, le FBI ou encore de son élection à la National Academy of Science, décrite par l'intéressée comme « *l'un des plus grands honneurs pour un scientifique américain dont la discipline n'a pas de prix Nobel* ».

« Guerre des souvenirs »

L'experte explique que ses travaux en psychologie expérimentale ont contribué à enterrer la conception de la mémoire comme « *enregistrement* » des événements vécus. On sait maintenant que le souvenir n'est pas un duplicata, mais un processus dynamique de reconstruction, voire de transformation radicale de l'original.

Non seulement cet objet « *malléable* » peut être « *contaminé* » à chaque récupération, mais il devient de plus en plus « *corruptible* » avec le temps. Sans corroboration indépendante, impossible de séparer le bon grain de l'ivraie : les études montrent que les faux souvenirs peuvent susciter le même degré de certitude et d'émotion que les vrais.

« *Atrocement ennuyeux* », soupire un reporter britannique. « *Ses recherches n'ont rien à voir avec les violences sexuelles* », ajoute une journaliste américaine. Dans les rangs de la presse, d'autres voix consternées dressent la liste des accusés célèbres qui l'ont consultée ou citée à témoigner au cours de sa longue carrière d'experte judiciaire. Le producteur Harvey Weinstein, l'entraîneur de football américain Jerry Sandusky, le terroriste Timothy McVeigh ou encore le tueur en série Ted Bundy. Tous jugés coupables de crimes.

Personne ne mentionne Howard Haupt, un timide informaticien de San Diego accusé à tort du meurtre d'un petit garçon à cause d'une identification erronée (acquitté), ni les dizaines de citoyens lambda de la petite ville de Wenatchee, dans l'Etat de Washington, soupçonnés de cabale pédophile à cause de souvenirs induits par les enquêteurs (condamnés puis innocentés). Cette dernière affaire, parmi tant d'autres, avait pourtant marqué les années 1990, quand la science de la mémoire, emmenée par Elizabeth Loftus, fit sa percée dans les prétoires en pleine panique satanique. La controverse était si violente qu'on parlait alors de « guerre des souvenirs ».

Insultes et menaces

On la revoit cinq jours plus tard à Irvine, dans le café où elle retrouve son « *cercle d'amitié* » du mardi, une demi-douzaine de professeurs et doyens de l'université, tous des hommes, pour la plupart retraités. Les cheveux vaguement en désordre, la vedette de la bande – ses amis l'appellent Beth – porte ses hublots noirs, un tricot bleu et, sur la poitrine, un masque chirurgical suspendu à un cordon à lunettes.

Le procès Maxwell accapare la conversation. « *C'était l'un des voyages les moins amusants que j'ai eu à faire pour témoigner* », se plaint l'experte, déçue d'avoir pris ses repas seule dans sa chambre d'hôtel new-yorkaise – Covid-19 oblige –, elle pour qui le plaisir des comparutions est de dîner avec les avocats en discutant de l'affaire.

La chercheuse habite sur le campus d'Irvine, dans une petite maison mal chauffée décorée dans les tons crème, la couleur du cabriolet Mercedes à boîte automatique qu'elle conduit depuis 1989. Dans son bureau, elle nous montre les deux dossiers où elle classe son courrier, l'un pour les « choses positives » – on note l'invitation à dîner d'un admirateur de 62 ans – et l'autre, intitulé « diffamation », pour les obscénités, les insultes, les horreurs antisémites, les interpellations du genre : « *Qu'est-ce qui a noirci votre cœur ?* »

Des bricoles à côté de la grande époque de la guerre des souvenirs, lorsqu'un procureur l'avait traitée de pute dans le couloir d'un palais de justice, ou quand l'université du Michigan, qui l'avait invitée, avait dû recruter un garde du corps pour la protéger à la suite de menaces de mort.

« L'effet de désinformation »

De nos jours, la professeure Loftus se fait plutôt déprogrammer : à la veille de sa comparution au procès d'Harvey Weinstein, début 2020, l'université de New York a annulé une conférence prévue de longue date sans autre explication que des « *circonstances imprévues* ».

Après son retour à Irvine, une collègue spécialiste du féminisme l'a « *publiquement réprimandée* » au buffet lors d'une réunion de professeurs. « *Peut-être que d'autres ne disent rien et n'en pensent pas moins, conjecture Elizabeth Loftus. Ma coiffeuse, que je partage avec beaucoup d'autres femmes du corps professoral, me dit : "Elles vous aiment bien, mais elles ne vous comprennent pas."* »

Elizabeth Fishman – son nom de jeune fille – a grandi à Los Angeles parmi deux frères, un père médecin et une mère mélancolique, disparue trop tôt. Elle obtient, avec mentions honorifiques, un double diplôme de mathématiques et de psychologie en 1966, avant de poursuivre son

doctorat à Stanford, où elle tombe amoureuse de Geoffrey Loftus, un camarade de promotion qu'elle épouse à 23 ans.

Un financement du département des transports pour étudier les récits des témoins oculaires d'accidents de la route oriente son début de carrière. Alors professeure à l'université de Washington, la jeune chercheuse fait une découverte qui figure aujourd'hui au programme de tous les cours de psychologie de première année : l'effet de désinformation.

Toute donnée ultérieure peut remodeler la mémoire d'un événement, montre-t-elle, y compris une infime suggestion. Quand on leur demande d'estimer la vitesse des voitures impliquées dans un accident, la réponse des témoins varie ainsi selon qu'on emploie le verbe « percuter » (*hit*) ou « emboutir » (*smash*). Pire : si on les questionne à nouveau une semaine plus tard, les sujets exposés au mot « emboutir » sont statistiquement plus enclins à se souvenir de verre brisé sur la chaussée alors qu'il n'y en avait pas. Ses résultats suscitent une réforme des méthodes de recueil des témoignages.

Malléabilité de la mémoire

A l'aube des années 1990, ses travaux sur la malléabilité de la mémoire prennent une nouvelle direction après le coup de fil d'un jeune avocat pénaliste aux prises avec « *une affaire très inhabituelle* » : son client, George Franklin, est accusé par sa propre fille du viol et du meurtre de l'amie d'enfance de cette dernière, un crime non résolu vieux de vingt ans dont le souvenir vient de revenir à la jeune femme dans son éclat originel. « *Que savais-je de cette notion de mémoire refoulée ?* raconte Elizabeth Loftus. *Je lui ai répondu que c'était une vieille idée freudienne. Et puis j'ai fouillé la littérature scientifique, où je n'ai trouvé aucune preuve crédible.* »

Au terme de ce procès extraordinaire, revisité par une récente série documentaire de la chaîne Showtime, *Buried*, George Franklin est condamné à la prison à perpétuité (il sera relaxé six ans plus tard). Le verdict initial – « *une surprise totale* », selon Loftus – déclenche une vague d'accusations fondées sur des souvenirs « retrouvés », souvent au moyen d'hypnose ou de psychothérapies spécialisées.

Boulimie, insomnies... tout symptôme inexpliqué devient une invitation à extraire des profondeurs de l'inconscient des sévices supposément refoulés. Sous la pression de l'opinion, le législateur allonge les délais de prescription. Dans tout le pays, des parents âgés, d'anciens voisins, d'ex-médecins et autres professionnels de la petite enfance sont poursuivis, parfois pour des complots pédophiles extravagants. « *Croyez-le ! L'abus sexuel ritualisé existe* », enjoint une couverture de *Ms. Magazine*, le périodique lancé en 1971 par la journaliste Gloria Steinem pour accompagner la deuxième vague féministe.

Elizabeth Loftus réfléchit alors au moyen d'induire des souvenirs fabriqués de toutes pièces dans une situation expérimentale contrôlée. Elle a besoin d'un scénario traumatisant, mais pas trop : aucun comité d'éthique ne la laisserait implanter un faux souvenir d'agression sexuelle ou de pratique sataniste dans la psyché d'un cobaye humain.

En passant devant un centre commercial, la chercheuse vit son moment eurêka, l'idée qui donnera son titre à l'une de ses études les plus célèbres, *Lost in the Shopping Mall*. Elle la teste auprès de ses étudiants : peut-être pourraient-ils profiter des fêtes de Thanksgiving pour convaincre un membre de leur famille qu'il s'est perdu, enfant, dans un supermarché ? « *L'un*

d'eux y est parvenu avec son petit frère de 14 ans. L'enregistrement qu'il m'a fait écouter à son retour m'a époustouflée. C'était magnifique ! »

En insérant cette histoire fictive parmi des anecdotes familiales véridiques, Elizabeth Loftus parvient à manipuler, en quelques entretiens, la mémoire d'un quart de ses 24 volontaires. Son article, publié en 1995, donne naissance à un nouveau champ expérimental : les études d'implantation de faux souvenirs.

On teste d'autres scénarios éthiquement acceptables, comme une attaque d'animal, une quasi-noyade, un voyage en montgolfière, un accident domestique, une dispute violente des parents. Une méta-analyse canadienne de 2017 portant sur huit de ces études estime que 30 % des sujets observés ont développé un faux souvenir.

Le retour du refoulé

Pendant quelques jours, la chercheuse a même vécu ce que vivent les sujets de ses expériences, à la suite d'une révélation sur sa mère, retrouvée morte dans une piscine après un long séjour dans une institution psychiatrique. Elizabeth avait 14 ans, elle était allée la chercher à l'hôpital avec sa tante et sa cousine, elles s'étaient arrêtées quelques jours dans la maison de campagne d'un oncle en Pennsylvanie.

Qui avait découvert la noyée ? Elizabeth Loftus avait toujours cru que c'était sa tante, mais au cours d'une réunion de famille, trente ans après la tragédie – « *alors que je travaillais déjà sur les faux souvenirs !* » –, un oncle lui a assuré que c'était elle, Elizabeth, qui était tombée sur sa mère.

« Je me suis souvenue que les pompiers m'avaient donné de l'oxygène, parce que j'étais bouleversée. Peut-être est-ce parce que j'avais trouvé son corps que j'étais dans un tel état ? J'ai commencé à rassembler les pièces du puzzle pour donner du sens à ce que j'avais vécu. J'ai visualisé son corps qui flottait. » Cette illusion a duré moins d'une semaine. L'oncle s'est rétracté – la sœur de la défunte avait bien fait la découverte – et le faux souvenir s'est dissipé.

Les années 1990 se sont soldées par d'innombrables actions en justice contre des psychothérapeutes accusés par leurs patients d'avoir manipulé leur mémoire et par la quasi-disparition des termes « souvenirs refoulés » de la littérature scientifique.

Le débat n'est pas clos pour autant. Des enquêtes menées dans plusieurs pays pointent même une fracture croissante entre la communauté des psychologues cliniciens, plutôt enclins à croire au refoulement traumatique, et les experts de la mémoire, qui rejettent cette notion. En France, l'allongement du délai de prescription pour les crimes sexuels commis sur mineurs a été adopté en 2018 au nom de l'amnésie traumatique, qui décrit en langage courant ce que le manuel de référence de la psychiatrie – le DSM-5 – appelle l'amnésie dissociative.

Le neuropsychologue français Francis Eustache estime qu'il s'agit là d'une mauvaise interprétation : « *Pour l'immense majorité des chercheurs qui travaillent sur la mémoire, l'amnésie dissociative ne signifie nullement que seraient cachés derrière ce syndrome des souvenirs traumatiques véridiques susceptibles de ressurgir au moment opportun, déclenchés par un pseudo-thérapeute ou une situation propice. Ce sont des idées qui fleurissent dans les réseaux sociaux mais qui n'ont aucune réalité scientifique.* »

Erreurs judiciaires

Psychothérapeute et professeur associé à l'école de médecine de l'université Harvard, Jim Hopper archive depuis 1996 sur son site Internet des ressources sur le recouvrement de mémoire, dont il défend ardemment l'existence. « *Les victimes qui me contactent obtiennent parfois des confessions de leur agresseur, avance le clinicien. Et que leur disent les experts ? "Votre réalité n'existe pas, vos souvenirs sont des faux." Je trouve cela scandaleux.* »

Gail Goodman, une professeure de psychologie à l'université de Californie à Davis, dont les travaux sont souvent présentés par l'accusation pour contrecarrer les expertises d'Elizabeth Loftus, est plus tempérée. Elle reconnaît que les preuves de l'amnésie dissociative sont « *incomplètes* ». Ses propres enquêtes prospectives auprès d'enfants victimes de violences sexuelles montrent que « *plus un événement est traumatisant, mieux on s'en souvient, même s'il y a toujours une minorité de personnes qui s'efforce de ne pas y penser* » : pour celles et ceux qui y parviennent, elle parle de mémoire « *perdue* » plutôt que refoulée.

Ce qu'elle reproche avant tout à Elizabeth Loftus, c'est de « *donner l'impression que les faux souvenirs sont si ordinaires qu'on ne peut faire confiance à personne. Pourquoi se concentre-t-elle exclusivement sur les failles de la mémoire ? Cela pose la question de l'intention qui l'anime.* » L'intéressée répond que lesdites failles de la mémoire sont la cause de la plupart des erreurs judiciaires. Que la science appartient à tout le monde, les parties civiles comme les accusés. Qu'on ne peut pas laisser les médias décider de qui est coupable. C'est pourquoi elle n'a jamais refusé de comparaître à un procès, à l'exception de celui de John Demjanjuk, un Ukrainien émigré aux Etats-Unis, ancien responsable des chambres à gaz du camp d'extermination de Treblinka, parce que son oncle Joe, 90 ans, l'avait suppliée : « *Que ce ne soit pas la dernière chose que tu fasses avant ma mort.* »

Fascinée par la machine judiciaire, Elizabeth Loftus s'inscrit dans la mouvance du Réseau Innocence, cette coalition d'universitaires qui a permis d'exonérer 625 détenus injustement condamnés depuis 2005. « *Je ne sais pas d'où me vient ce goût pour les personnes accusées à tort, mais c'est ma passion* », finit-elle par lâcher. Elle souffre aussi pour ceux qui « *écopent de la peine de mort pour un vol de chewing-gum* », comme elle aime à décrire les punitions qu'elle juge disproportionnées. « *Jeune étudiante, je faisais partie d'un comité de discipline, et j'étais toujours celle qui voulait donner une deuxième chance.* »

Sa retraite n'est pas à l'ordre du jour. A 77 ans, Elizabeth Loftus dirige encore les travaux de quelques thésards pour qui elle se montre, selon son ami Stephen Franklin – l'un des compères du mardi –, une « *mentor attentionnée* ».

Avant de témoigner pour la défense au procès d'Harvey Weinstein (toujours en tant qu'expert « *aveugle* »), elle a proposé aux nouveaux inscrits à son séminaire doctoral de lâcher le cours sans pénalités si ça leur posait un problème. « *Personne n'est parti* », dit-elle, visiblement reconfortée (pendant ce temps, des étudiantes de la fac de droit demandaient néanmoins sa mise à pied, « *terrifiées*, selon leur pétition, à l'idée qu'elle conditionne une génération de psychologues et d'avocats à traumatiser et à marginaliser davantage les survivantes »).

Sa journée idéale est une journée de travail, et elle ne juge pas les vacances nécessaires, ce qui aurait contribué à la fin de son mariage avec Geoffrey Loftus au bout de vingt-trois ans : « *Quand il y avait une conférence quelque part, par exemple à Miami, nous prenions quelques*

jours supplémentaires pour visiter les environs. Mais il n'aimait pas que ses destinations de vacances soient dictées par les conférences. » Ils sont restés bons amis.

Justement, le devoir l'appelle : l'experte doit se préparer à comparaître par visioconférence au procès civil de Kevin Spacey, accusé par l'acteur Anthony Rapp d'agression sexuelle. Les faits remontent à 1986, quand Spacey avait 26 ans et Rapp, 14 ans. Les comédiens s'étaient liés d'amitié alors qu'ils se produisaient à Broadway, et l'adulte avait invité l'adolescent à une fête à son domicile new-yorkais.

L'histoire de Rapp n'a pas varié depuis ses premières accusations, en 2017, reconnaît la psychologue. Parce que la fête l'ennuyait, il s'était installé dans la chambre pour regarder la télévision. A la fin de la soirée, Spacey était apparu dans l'embrasement de la porte, éméché, l'avait porté dans ses bras puis allongé sur le lit avant de s'étendre sur lui. Anthony Rapp s'était dégage.

« Il demande 40 millions de dollars, dit Elizabeth Loftus en nous raccompagnant jusqu'à sa porte. Le problème, dans cette histoire, c'est que l'appartement où Kevin Spacey vivait à l'époque était un studio. Ils ont retrouvé le plan. Il n'y avait pas de chambre à coucher. »

Stéphanie Chayet

Publié sur « lemonde.fr » le 29/01/22

https://www.lemonde.fr/m-le-mag/article/2022/01/29/elizabeth-loftus-la-psy-controversee-des-faux-souvenirs_6111469_4500055.html

Sur décision de la rédaction, les contributions ont été désactivées pour cet article.